

JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 31 OCTOBRE, 1878.

No. 10.

AIMER ET ÊTRE AIMÉ.

Lundi arriva; c'était une belle journée, pleine de calme et d'éclat. Les dernières gelées avaient changé l'aspect des arbres et des buissons, et ceux qui admirent les teintes variées de l'automne, n'auraient pu trouver une plus favorable occasion de retremper leur cœur dans la contemplation des beautés de la nature.

Mme Wharton résolut d'accompagner son mari au cottage. Julie les aperçut à quelque distance de la maison et courut à leur rencontre. A la porte, Mme Edwards les salua amicalement, et l'œil de Marie étincela de plaisir lorsqu'elle entra dans la chambre et les vit assis près de sa mère: elle les remerciait avec effusion de leur visite matinale.

Que n'auraient-ils pas donné pour n'avoir jamais connu les nouvelles déchirantes qu'ils venaient leur communiquer!

“ Monsieur Wharton, dit Marie, j'ai oublié de vous dire samedi au presbytère que nous avons reçu une lettre de James.”

Un tressaillement d'espoir l'électrisa soudainement.

“ De quel jour était-elle datée, Marie? demanda-t-il avec précipitation.”

— Elle était datée de mardi; je ne comprends pas comment elle a été si longue à nous parvenir.”

Quelque pénible que fût sa mission, M. Wharton prit tout à coup la résolution de s'en acquitter, et pria Mme Edwards de l'accompagner dans la chambre voisine; celle-ci lui montra poliment le chemin; aussitôt qu'ils furent assis, il aborda le triste sujet: “ N'avez-vous reçu, madame Edwards, aucune nouvelle de M. votre fils postérieure à cette lettre?”

— Aucune, monsieur; ” et le regardant fixement: “ Avez-vous, monsieur, entendu parler de lui?”

— Pas directement.

— Monsieur Wharton, dit-elle les mains jointes et les lèvres tremblantes d'émotion, vous avez appris quelque chose; dites-moi, oh! dites-moi tout!

— Madame Edwards, avez-vous jamais mis en doute la conduite de James?”

— De James, monsieur? de James? Pourquoi, monsieur, pourquoi cette question? Vous savez, monsieur Wharton, que nous avons toute raison de le croire irréprochable: qui donc en doute, monsieur?”

— Je n'en ai jamais douté, ma chère dame; mais j'ai reçu un journal de New-York; il contient un article qui, je dois le dire, m'a bien fait souffrir, et j'ai pensé qu'il était de mon devoir de vous le montrer.”

Il lui tendit le journal, et lui indiqua du doigt l'article aussi bien que ses nerfs agités le lui permettaient. Il resta un moment sans respirer; il vit le papier glisser des mains de Mme Edwards et aperçut la pâleur mortelle qui se répandait sur ses traits. Il appela immédiatement Mme Wharton, et ses enfants se précipitèrent avec elle dans la chambre.

Quand le cœur fait éclater les premiers gémissements de la souffrance, quand un malheur terrible frappe tout à coup, il se fait une telle explosion d'horreur, un tel débordement de douleurs, que tous les écarts sympathiques sont violemment renués. Non, M. et Mme Wharton ne pouvaient assister sans déchirement à une pareille scène; mais il est des jours où l'esprit s'élève, en face du malheur, au-dessus de lui-même; il agit et ose alors avec une énergie surhumaine.

Après avoir employé tous les remèdes que la maison leur offrait pour rappeler à elle Mme Edwards, et lorsqu'elle commença à donner des signes de tranquillité, M. Wharton quitta la chambre avec Marie, qui le suppliait en pleurant de lui expliquer le désespoir de sa mère. Il avait à la main le papier terrible, mais il n'osait le confier à Marie tant que son âme ne serait pas préparée encore à un tel choc.

“ Ma chère enfant, il faut fortifier votre cœur de tout le courage dont vous êtes capable, non-seulement pour vous, mais pour votre mère. Je vous offre la maison et la protection d'un père.”

Elle se précipita dans ses bras.

“ Oh! monsieur Wharton, vous avez été un père pour nous; mais dites-moi, ah! dites-moi, mon frère est-il mort? mon frère est-il mort? dites, dites.”

— Il n'est pas mort, Marie.”

Elle se recula, et joignant les mains, le regarda calme mais sérieuse:

“ Il n'est pas mort?”

— Non, Marie, il n'est pas mort.

— Espère-t-on pour sa vie?”

— Sa vie n'est pas en danger.”

Un moment elle se couvrit le visage, et puis le regardait encore avec anxiété: “ Monsieur Wharton, vous pouvez me faire connaître le pire. Je puis tout entendre maintenant, je n'ai plus peur.

— Il peut y avoir erreur, après tout. Mais voici le journal, ma chère enfant, lisez vous-même.”

Marie s'assit, et lut d'un bout à l'autre l'article, puis le relut avec attention.

“ Monsieur Wharton, tout ceci peut être vrai; mais, vrai ou faux, je dois aller voir mon pauvre frère; innocent ou coupable, sa sœur souffrira avec lui! Oh! James, James! mon frère! mon frère!” Elle pleura amèrement.

M. Wharton la quitta, et rentra dans la chambre où était Mme Edwards. Revenue de son évanouissement, elle était encore étendue sur le lit. Mme Wharton était assise près d'elle.

“ C'est un calice bien amer, dit-elle en tendant sa main à l'homme vénérable qui s'approchait, mais mon père céleste ne l'aurait pas mis à mes lèvres s'il n'avait pas vu que j'en avais besoin. Oh! monsieur, les souffrances que j'ai endurées pendant cette heure bien courte, puissiez-vous ne les jamais connaître! Mon pauvre James, quoi qu'il arrive, il verra bientôt que l'amour d'une mère ne change pas; je partagerai sa faute et sa prison. Mais, où est donc Marie?”

Marie entendit la voix de sa mère et entra immédiatement dans la chambre. Ses pleurs étaient essuyés. Elle avança d'un pas léger vers ce lit de douleur, prit la main de sa mère, se baissa et l'embrassa avec effusion.

“ Mère, il faut que j'aille voir James.”

— Nous irons toutes deux, ma chère enfant; si nous ne pouvons faire autrement, nous partagerons sa honte.

— Mère, bonne mère, dit Julie qui était assise dans un coin de la chambre, pleurant à chaudes larmes, laissez-moi aller avec vous; je sais que je consolerais James. Oh! je vous en prie, ma mère, laissez-moi vous accompagner.”

Après quelques instants de cruelle délibération, il fut convenu que M. Wharton accompagnerait Mme Ed-